

INTRODUCTION

À l'heure où grâce à l'Internet se concrétise le rêve utopique d'un espace où tous les hommes formeraient une communauté de communication, il convient de rappeler que ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont et font est loin d'être connu de tous. Toute appartenance commune à cette communauté des communautés, se heurtera par conséquent à l'élémentaire ignorance dans laquelle on y demeure au sujet de l'identité (histoire, valeurs, opinions...) des uns et des autres.

C'est dans cette perspective que nous plaçons le présent volume, en tant qu'il participe à une collection encyclopédique où une multitude de littératures est présentée comme expression d'autant d'identités culturelles dont le cadre de référence est, ici, à l'échelle planétaire. Quant aux textes, ce sont autant de lieux écrits où l'homme inscrit, depuis qu'il sait écrire, non seulement ce qu'il croit et veut faire savoir, mais également ce qu'il ignore et qu'à travers l'écriture il cherche à savoir, de lui-même, des autres et du monde.

L'ensemble de ces textes forme l'histoire de toutes les littératures, des légendes mythiques aux dernières parutions. Or une tradition tenace veut qu'on ne peut s'intéresser qu'à une littérature à la fois, comme si notamment les traductions, véhiculant autant de traditions, n'existaient pas et surtout, comme si une littérature nationale se nourrissait exclusivement au sein des textes écrits dans la même langue maternelle.

Il n'en est évidemment rien, et pas seulement depuis que – mondialisation oblige – la terre entière est devenue notre horizon de référence. Aussi aurons-nous soin, chaque fois que cela s'avère possible et nécessaire, de relier les textes entre eux et à leur contexte, comme autant de foyers ou nœuds d'un vaste réseau où tout ce qui

est écrit a vocation à circuler, où il n'y a de limites qu'artificielles et provisoires, où aucun objet enfin, fût-il esthétique, ne se conçoit issu du néant.

Ces remarques préalables étant faites, où – et comment – faire commencer la littérature de langue allemande ?

PRÉMICES

L'allemand est une langue indo-européenne du groupe germanique. L'indo-européen n'étant pas directement attesté mais seulement reconstitué par comparaison des diverses langues qui en seraient issues (l'allemand, mais également le français, *via* le latin, le grec, les langues slaves et bien d'autres), la question des origines s'est posée partout dans des termes semblables : d'où venons-nous ? qui sommes-nous ?

L'achèvement de la formation des États-nations au XIX^e siècle n'a mis que très provisoirement un terme à ces interrogations, comme le montre l'exemple de l'époque du nazisme (1933-1945) où l'on est parvenu à forger, à des fins idéologiques et quasiment de toutes pièces, le mythe d'un peuple indo-germanique ayant occupé autrefois tout l'espace géographique compris entre l'Inde et l'Atlantique. Il en résulta la tentation, entre folie des grandeurs et pulsion suicidaire, d'entreprendre la reconquête de cet espace afin de redorer le blason d'un Empire allemand en ruines, à l'issue de la Grande Guerre.

Cet exemple, tiré du roman de la langue, illustre à quel point la question des identités intrigue les peuples, en irrigue l'Histoire et en alimente les légendes. Or si nous disposons de témoins écrits et fiables de ce qui s'écrivait dans la Grèce ancienne (depuis l'après-Homère, vers - 800), il faut attendre + 800 pour en trouver chez les peuples de langue allemande. De là à conclure à une supériorité, *en tant que telle*, de la culture dite « de l'âge classique », reviendrait toutefois à abandonner ce terrain où se cultivent les identités, au plus rétrograde des conservatismes. Il semble plus prudent de prendre acte de son antériorité et d'étudier la façon dont l'héritage que constituent les cultures grecques et latines a agi comme un ferment, censé stimuler ou au contraire freiner une évolution,

à des moments charnières appelés tantôt « renaissance », tantôt « classicisme », voire « révolution conservatrice ».

D'OU VIENNENT LES PEUPLES « GERMANIQUES » ?

Historiquement, le terme « Germains » désigne des peuples aussi différents (et néanmoins parents de par leurs parlers) que les Anglais, les Burgondes, les Celtes, les Francs, les Goths, les Saxons, les Suèves, les Teutons et les Vandales. Le nom « Germains » apparaît pour la première fois dans les *Histoires* de l'historien gréco-romain Posidonius (vers - 80). Les plus anciennes traces de leur existence permettent d'en localiser des ancêtres communs quelque part sur les rives méridionales de la mer Baltique, d'où ils se seraient répandus par vagues irrégulières en direction essentiellement du Sud (les Cimbres et les Teutons ont atteint la Méditerranée vers l'an - 100) et de l'Ouest, où l'océan atlantique est logiquement (et littéralement) considéré comme le bout du monde (en latin : *finis terrae* = le Finistère actuel).

À l'Ouest, l'avancée des Suèves (ancêtres des actuels Souabes) est stoppée par César (cf. sa version héroïque des faits dans les *Commentaires de la guerre des Gaules*), vainqueur des Gaulois unis derrière Vercingétorix et – n'en déplaise aux amateurs de bandes dessinées – malgré les efforts d'Astérix et d'Obélix. Quant au successeur de César, l'empereur Auguste, il chercha en vain à conquérir la rive droite du Rhin. Aussi la bataille dans la forêt de Teutobourg au cours de laquelle le germain Arminius massacra les troupes du romain Varus (an IX de notre ère) accédera-t-elle, au fil du temps, au statut ambigu de mythe fondateur de la « nation allemande ». En témoigne, notamment, en 1808, le drame *La Bataille d'Arminius* de Heinrich von Kleist, où les contemporains pouvaient assez facilement lire un appel à la résistance face aux troupes napoléoniennes. Or chaque résistance victorieuse porte en elle le germe d'un désir de (re)conquête : voilà une autre leçon de l'Histoire que celle d'Arminius qui, sous prétexte de prévention

de conflits ultérieurs, en appelle, aussitôt les Romains battus, à la marche sur... Rome !

VERS UNE LANGUE ALLEMANDE

Quiconque veut écrire une histoire des littératures de langue allemande se heurte, pour la période d'avant Charlemagne (768-814), à l'extrême éparpillement – si ce n'est à l'absence tout court – de documents. Cela est dû essentiellement à la prédominance du mode de transmission oral, mais également à la fragilité des supports (le remplacement définitif du parchemin et du papyrus par le papier ne date que du Moyen Âge tardif). Il s'y ajoute le fait que l'histoire des peuples de l'Europe d'alors est très mouvementée (cf. ci-après le récit des « grandes invasions barbares »), ce qui ne favorise pas la constitution d'archives. Pour donner un ordre d'idée du nombre de traces écrites des parlers germaniques d'avant la Renaissance carolingienne, il y en a en tout une dizaine !

Parmi elles, la transcription du grec en gothique (= germanique oriental) de la Bible par l'évêque Wulfila (311-383) est la plus ancienne. On dit même que, pour y arriver, il lui fallut littéralement créer l'écriture qui allait avec, en s'inspirant à la fois des alphabets grec et latin et des runes (*runa* = secret) germaniques (le mot *Buchstabe* [= lettre d'imprimerie] de l'allemand actuel garde une trace de l'ancienne technique d'écriture, les signes graphiques étant alors gravés sur des bâtonnets [= *Stäbe*] de hêtre [= *Buche*]).

Parmi les autres documents témoignant de ces débuts précoces d'une culture écrite figurent des versions interlinéaires (gloses) de textes latins. Comme les réalités – factuelles et spirituelles – dont parlaient ces textes n'étaient pas toujours connues des traducteurs, il leur arrivait de forger des mots sur le mode homophonique : ainsi le latin *schola* a donné l'allemand *Schule*, lat. *scribere* l'alld. *schreiben*, lat. *tincta* l'alld. *Tinte* etc. D'autres mots en revanche sont le résultat de processus beaucoup plus complexes, comme le montre l'exemple des noms des jours de la semaine. Ainsi l'alld.

Dienstag provient (comme le mardi français d'ailleurs, issu du *dies Martis* latin) du nom d'un dieu germain de la guerre, Tius, qui a par ailleurs donné *Tuesday* en anglais. Il en va de même pour l'alld. *Donnerstag* (cf. aussi le *thursday* anglais), dédié au dieu Thor (ou Donar), l'équivalent du dieu romain du tonnerre, *Iuppiter tonans*, auquel renvoie le jeudi français.

Si la langue avec ses mots de tous les jours est ainsi le refuge mémoriel de croyances devenues obsolètes, les discours suivent la mode des vainqueurs. L'Empire romain d'Occident déclinant, c'est au christianisme de reprendre ce rôle. Voilà enfin le vecteur majeur d'unification des cultures et modes de vie européens, au détriment, principalement, du paganisme des (cousins) germains. Né au cours de ces mêmes siècles d'intense reconfiguration de la carte politique et spirituelle, l'Islam s'avère un concurrent redoutable. Aussi, après en avoir stoppé l'avance entre Tours et Poitiers (732) la chrétienté alla le chercher jusqu'à Jérusalem (les croisades, aux XII^e-XIII^e siècles), pour le voir revenir, à Vienne, quand les Turcs s'opposaient à l'expansionnisme autrichien sur les Balkans (1683) – sans compter l'islamisme post-colonial et vindicatif de nos jours.

LES « GRANDES INVASIONS BARBARES »

L'événement majeur de la période qui va du début de notre ère (l'an 0 se référant, par convention, à l'entrée en scène d'un personnage appelé Jésus-Christ) au couronnement de Charlemagne, la nuit de Noël (!) de l'an 800, ce sont sans conteste les « grandes invasions barbares » qu'en allemand on appelle « *die Große Völkerwanderung* » (litt. la grande migration des peuples). Ce redéploiement complet des populations de l'Europe eut des conséquences durables sur la formation ultérieure des identités nationales.

Ces grandes migrations qui allaient durer plusieurs siècles ont commencé avec ce qu'on appelle l'« irruption des Huns » vers 375. Leurs premières victimes européennes furent les Goths, tout juste séparés en Ostrogoths (« les Goths brillants ») et Wisigoths

(« les bons Goths »). Ces derniers, obligés de quitter leurs terres situées autour de la mer Noire, viennent alors frapper à la porte de l'Empire romain qui est justement en train de se briser en une partie occidentale (capitale : Ravenne) appelée à disparaître et une partie orientale dont Constantinople, l'actuelle Istanbul, sera pour longtemps le centre de gravité. Toujours menacés par leurs cousins ostrogoths, les Wisigoths poussent plus loin vers l'Ouest et fondent, en 418, l'Empire tolosain (de Toulouse, leur capitale), d'où Clovis les chasse jusqu'en Espagne où leur règne durera jusqu'à ce qu'en 711 les Maures musulmans y entament leur conquête du continent européen. Quant aux Ostrogoths, ils réussissent à se maintenir en Italie jusqu'à l'arrivée, en 568, des Lombards. Ils partageront finalement leur sort avec les Vandales qui, originaires des rives orientales de la mer Baltique, sont passés par l'Espagne pour s'installer pendant une centaine d'années (429-534), en Afrique du Nord. Non contents toutefois d'occuper ce qu'on appelait alors les « greniers de Rome », ils ont envahi la partie méridionale de l'Italie et ont mis Rome à sac : le souvenir de leurs exactions subsiste jusqu'à nos jours dans le mot « vandalisme » !

Pour comprendre les relations, complices et conflictuelles à la fois, qu'entretiennent Romains et Germains jusqu'à la fin définitive, en 476, de l'Empire romain d'Occident, il faut savoir qu'en tant que *fœderati* (terme dont provient le concept de fédération) certaines tribus acceptaient, moyennant rémunération et autonomie relative, de résider à l'intérieur de l'Empire et de le défendre contre les ennemis extérieurs. Sur le plan juridique en revanche, aucun *Imperator* n'acceptera jamais d'accorder les droits civiques à des non-Romains. Ce serait en définitive cette forme d'*apartheid*, doublée d'un dualisme confessionnel irréductible (romains-catholiques *vs.* Arianistes) qui aurait empêché l'Empire romain d'Occident de pérenniser son existence en homogénéisant ses populations.

Au milieu de cette mêlée des peuples, seuls les Francs sauront tirer leurs épingles du jeu. Initialement installés sur les rives de la mer du Nord, ils commencent, vers 300, à pousser vers le Sud et vers

l'Ouest. Ils arrivent, en 451, à fédérer autour d'eux une coalition hétéroclite composée de Wisigoths, de Bretons, de Burgondes et de Saxons pour, associés provisoirement aux Romains, livrer bataille aux champs Catalauniques (près de l'actuelle ville de Châlons en Champagne) à Attila, roi des Huns. Leur victoire, avec celle de Clovis en 486 à Soissons sur les Romains, jette les bases de ce qui deviendra, moins de 50 ans après, le royaume des Francs. Mais il n'y a pas que les faits d'armes : à en croire les historiens c'est essentiellement en se convertissant, en 496, au catholicisme que Clovis (465-511), « premier roi barbare catholique », s'est donné les moyens à long terme d'unifier un espace, avec ses populations hétérogènes, qui va de la mer du Nord à la Méditerranée, de l'Atlantique jusqu'en Bavière.

LE MOYEN ÂGE

L'Histoire, par définition, n'est jamais finie. Les événements dont il vient d'être question n'ont même pas duré 150 ans. C'est pourtant pendant ces années-là que se sont dessinés les contours non seulement des futurs États-nations que sont la France et l'Allemagne, mais de l'Europe entière – avec, à la clef pour un avenir qui se confond avec notre passé commun, des rebondissements, des rapprochements, des refroidissements, et périodiquement des conflits dont les deux derniers en date ont même pris des dimensions mondiales ! Or en matière de littérature de langue allemande un seul document authentique (et encore à l'état fragmentaire) traite de cette époque mouvementée entre toutes : c'est le *Hildebrandslied* (*Le Chant d'Hildebrand*).

LE CHANT D'HILDEBRAND

Dans ce poème héroïque le conflit qui oppose l'Empire romain d'Occident aux Ostrogoths est présent en arrière-plan, tout en déterminant très étroitement le destin des personnages. L'unique scène du texte à nous être parvenue montre Hildebrand, chef armurier de Dietrich von Bern (= de Vérone) dont le modèle historique n'est autre que Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, face à son fils Hadubrand, un officier au service d'Odoacre, un chef germain exerçant le pouvoir à Ravenne, en vacance de légitimité romaine. L'issue, quoique non attestée textuellement, ne fait aucun doute : le père, en connaissance de cause, tuera son fils, qui ignore l'identité de son adversaire. Cette fin est tragique, mais ni pessimiste ni surtout larmoyante : l'enjeu du duel est un système de valeurs guerrières qu'il s'agit de (faire) respecter, au propre, sur le champ de bataille, comme au figuré, sur le plan symbolique du récit fondateur.

On aura reconnu au passage une trame proche d'*Œdipe Roi* de Sophocle, où c'est le fils qui tue son père, en ne le reconnaissant pas. Mais n'oublions pas que dans les mœurs de la Grèce ancienne le destin fait l'objet d'un oracle dont il s'agit par la suite de faire advenir les prévisions. Une transmission du texte à travers les âges et en dépit des distances n'est jamais exclue. Mais le parallèle concernant la matière de la fable parle surtout en faveur de ce que le conflit père-fils fait partie intégrante d'un répertoire restreint de constellations de base dont l'issue, dans telle ou telle œuvre littéraire, permet de reconstituer certaines visions anthropologiques de la société dont elle incarne les valeurs.

CHARLEMAGNE ET L'EMPIRE FRANC

La première unification de l'Europe occidentale, prête désormais à prendre la relève d'un Empire romain en miettes, est l'œuvre politique de Clovis. Or en vertu des lois de succession en vigueur chez les Germains – seul Geiséric (428-477), roi des Vandales, avait réussi à instaurer une primogéniture permettant d'éviter la division d'un territoire entre tous les héritiers mâles – son royaume fut morcelé à l'occasion de sa succession, et ainsi de suite. La volonté de parvenir à nouveau à l'unité ne manqua pourtant pas. Mais il faudra attendre plus de deux siècles avant de la voir redevenir possible et, partant, se réaliser. Les bases en seront jetées par Charles Martel (688-741), célèbre pour avoir repoussé l'avance arabe entre Tours et Poitiers, en 732. Son exemple montre comment un processus d'unification à l'intérieur peut être opportunément appuyé par l'existence d'un ennemi commun à l'extérieur. Mais c'est en définitive à Charlemagne (747-814) que reviendra le mérite d'avoir su mener à terme un processus historique dont le résultat, à l'échelle de notre continent, fut la prédominance (politique, économique, spirituelle), pour la première fois depuis la Grèce antique, de l'Europe du Nord sur celle du Sud !

Parmi les faits d'armes à mettre sur le compte de Charlemagne, on mentionnera seulement l'institution de la « marche de l'Est » (qui en 996 prendra le nom d'« *Österreich* » [litt. Empire de l'Est] = Autriche) et la confirmation de cette frontière naturelle au sud que sont les Pyrénées. Or la façon dont l'échec de la première incursion guerrière en terre d'Espagne fut transformé en chant de gloire (la célèbre *Chanson de Roland*), illustre bien le pouvoir de la fiction sur la – souvent triste – vérité des faits : s'il n'en tenait qu'aux amateurs de littérature, la terre entière serait peuplée de vainqueurs.

Mais n'anticipons pas. Avec Charlemagne, « sacré » Empereur, en l'an 800, par le pape Léo III, c'est d'abord le christianisme et son imaginaire qui finissent par s'imposer en Europe du Nord. Puis c'est un pas important vers son unification – à ne pas confondre avec l'uniformisation – linguistique : pendant un millénaire environ, l'Europe de la culture sera... bilingue, chaque personne instruite connaissant, outre sa propre langue maternelle, le latin comme une sorte de *lingua franca* ! Quant à la langue allemande, elle trouve alors son nom actuel (« *deutsch* »), dérivé de la *lingua teodisca*, autrement dit « langue du peuple » (c'est probablement à partir de cette appellation que le latin forge à son tour l'adjectif *teutonicus*, dont le français populaire garde la mémoire quand il désigne – en les dénigrant – ses cousins-voisins de « Teutons »). Enfin, en prenant conscience de sa double appartenance à une culture savante, car ancienne, et une culture vivante, donc pleine d'avenir, Charlemagne invente la notion de patrimoine :

« Il fit recueillir et noter par lettres les codes encore non écrits de toutes les nations qui étaient sous sa puissance. Il nota aussi, pour qu'ils soient gardés en mémoire, les anciens poèmes barbares qui chantaient les actions et les guerres des rois. Il entreprit également une grammaire de sa langue maternelle. »

Parmi ces hauts faits littéraires attribués ici à l'Empereur par son biographe Eginhard (*Vita Karoli Magni*, § 29), c'est évi-

demment la collection des « anciens poèmes barbares » qui retient l'attention, en ce qu'elle entend établir, à côté de l'héritage gréco-latin, un patrimoine littéraire autochtone. Même si son fils, Louis le Pieux, a cru bien faire en ordonnant que l'on brûle tous ces écrits païens, l'idée d'une démocratisation de l'accès à la culture est bien née là. En témoigne, encore sous le règne de Charlemagne, l'augmentation considérable du nombre de monastères (où l'on commence à constituer des bibliothèques) et de couvents (auxquels on rattache des écoles conventuelles). Comparée à l'extrême rareté de documents écrits en langues germaniques, la « Renaissance carolingienne » déclenche une véritable inflation de textes écrits. Parmi eux figurent beaucoup de textes d'inspiration religieuse : le « Tatian », la « Prière de Wessobrunn », le « Chant de Muspilli » ou encore le « Livre des Évangiles » illustrent la manière dont on a cherché à imposer la matière biblique et les règles liturgiques. Mais vu d'aujourd'hui, l'intérêt de ces textes réside essentiellement dans le fait qu'ils attestent des différents stades de l'évolution de la langue allemande, selon la date et le lieu de leur rédaction (le vieux-haut-allemand est divisé en de nombreux dialectes).

LE *HELIAND*

Le *Heliand*, une épopée de 6 000 vers sur la vie de Jésus écrite vers 830 en bas-allemand, est l'exemple phare de ce que D. Buschinger et W. Spiewok appellent « la tactique syncrétique de la mission évangélisatrice ». Les auteurs d'une remarquable *Histoire de la littérature allemande du Moyen Âge* (Nathan, 1992, p. 43) entendent par là qu'on retranchait du modèle biblique ce qui risquait de choquer ou de n'être pas compris de l'auditoire païen, pour insister au contraire sur l'aspect offensif de certaines parties de la vie du Sauveur (« *Heiland* » en allemand), le tout situé dans un environnement à l'image du pays destinataire. Mais qui dit alphabétisation (fût-ce à l'aide de textes véhiculant une lourde charge idéologique) dit aussi émancipation : voilà qui

rend paradoxale à souhait toute cette entreprise évangélistrice, et restitue en retour aux « victimes » une partie de leur dignité de « barbares » – sous la forme d’un patrimoine païen qui ne tardera pas à revêtir des formes authentiquement littéraires.

Pour y arriver, la « matière de Germanie » (expression forgée par analogie à la « matière de Bretagne », dont est issu le cycle d’Arthur) a dû ruser, en empruntant des chemins de traverse, en sachant se préserver ou, le cas échéant, accueillir toutes sortes d’apports présents dans les parages au moment de son passage. L’opération d’identification de ce qu’elle fut, à ses origines, n’en est que plus délicate. Pour de nombreux textes ce n’est qu’aux XVIII^e et XIX^e siècles que le travail archéologique afférent a été effectué. Or comme l’héritage germanique était alors, conformément au *credo* romantique, recyclé au service de la construction d’une identité nationale, il faut se méfier des attributions opportunes comme des conclusions hâtives : il n’y a pas plus d’Âge d’or que de Paradis perdu.

LE « NIBELUNGENLIED »

L’épopée nationale allemande, c’est la *Chanson des Nibelungen*. Elle est à l’histoire littéraire allemande ce que l’*Iliade* et l’*Odyssée* sont à celle de la Grèce, ou l’*Énéide* à celle de Rome – au point d’ailleurs que l’historien suisse Johannes von Müller (1752-1809) a pu exprimer le souhait, symptomatique pour son époque, de la voir accéder au rang de « *teutsche Ilias* » (une Iliade allemande). En elle mythes et histoire des peuples germaniques se fondent pour former un seul récit des origines, et le fantastique y côtoie le tragique pour dire la condition de l’homme parmi les hommes. On peut l’apprécier, aujourd’hui, dans une traduction en prose, sans nécessairement tout connaître de l’Histoire. Mais à celui qui en connaît les tenants et les aboutissants, elle dira comment la communauté des locuteurs de langue allemande des environs de l’an 1200 aimait

à se voir elle-même, ce qu'elle croyait être ses origines comme ce qu'elle pensait être son identité. En voici l'incipit :

« On narre en de vieux récits très grand nombre de merveilles :
ils parlent de glorieux héros, d'épreuves très pénibles,
de joies, de grandes fêtes, de larmes et de plaintes,
de hardis combats guerriers, écoutez ces merveilles. »

Cité d'après *L'Anthologie bilingue de la poésie allemande*,
Jean-Pierre Lefebvre, Gallimard,
coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, p. 23

L'histoire que raconte la *Chanson des Nibelungen* peut être résumée. Siegfried, fils du roi et de la reine de Xanten, se rend à Worms pour y briguer la main de Kriemhild, la ravissante sœur des rois burgondes, Günther, Gernot et Giselher. Il est reconnu dès son arrivée par Hagen, l'un des vassaux des rois, comme celui qui s'est emparé du fabuleux trésor des Nibelungen et de la chape magique qui rend invisible. On apprend en outre qu'il s'est rendu quasiment invulnérable en se baignant dans le sang d'un dragon qu'il venait de tuer. Il n'est cependant admis à se présenter devant celle qu'il a décidé d'aimer (il ne la verra qu'au bout de 600 strophes, sur un total de 2 400) qu'après avoir aidé les Burgondes à triompher des Saxons et des Danois, et après avoir aidé Günther à conquérir Brünhilde, la fille du roi d'Islande, réputée indomptable. Grâce à la chape magique, Siegfried surmonte toutes les épreuves, et le double mariage peut alors être célébré à Worms. Mais au cours de la nuit de la double noce, Siegfried doit encore une fois intervenir pour « mater » Brünhilde : toujours à l'aide de la chape il y parvient, non sans avoir subtilisé à sa belle-sœur une ceinture et un anneau en guise de preuve de ses exploits. C'est en faisant cadeau de ses trophées à sa propre épouse qu'il scelle son sort tragique. La « preuve » de l'adultère deviendra pièce à conviction lorsque, dix ans plus tard, les deux couples se revoient : Brünhilde, humiliée, charge alors Hagen de tuer Siegfried au cours d'une partie de chasse. Kriemhild jure de se venger, ce qu'elle aura l'occasion de

faire vingt-six ans plus tard. Devenue entre-temps l'épouse d'Etzel (Attila), le roi des Huns, elle obtient de son mari qu'il invite ses frères, les rois burgondes. Hagen flaire le piège, mais l'inévitable massacre a bien lieu auquel ne survivent que Günther et Hagen. Vaincus à leur tour par Dietrich von Bern, ils sont mis à mort par Kriemhild, tuée, elle, par Hildebrand, le vassal de Dietrich.

Dans cette version, l'épopée date du début du XIII^e siècle. Elle a été rédigée quelque part en Autriche, par un auteur anonyme. Elle synthétise des éléments mythologiques (le trésor, la chape magique), légendaires (le vaillant héros Siegfried, l'amour et la soif de vengeance), historiques (la défaite des rois burgondes face aux Huns, la présence de l'ostrogoth Dietrich), symboliques (l'or, l'anneau) et des traits de caractère qu'on dira simplement humains (la fierté, la jalousie, la perfidie, etc.). Sa qualité épique (qu'aujourd'hui on dirait romanesque) se mesure au fait qu'elle se prête non seulement à toutes sortes d'interprétations, mais surtout à l'identification personnelle de chaque lecteur. Or ces projections – pour le meilleur et, il faut le dire, le pire, comme l'a montré la fortune du texte surtout au XIX^e siècle – sont à la mesure de tout ce qu'il a absorbé au cours d'une très longue période de gestation.

L'étude philologique a mis à jour l'étroite parenté du *Nibelungenlied* avec l'*Edda* et la *Völsungasaga* scandinaves. Juste retour de choses, ces ramifications septentrionales témoignent de la conservation, en lieu sûr car au loin et pour ainsi dire au frais, de la « matière de Germanie » parvenue en Europe du Nord (Danemark, Grande-Bretagne, Irlande, Islande) dans le sillage de ces mêmes moines qui y avaient apporté l'écriture à l'occasion de campagnes d'évangélisation précoces (depuis la fin du VI^e siècle).

Pour que les différentes matières littéraires (voir ce qui est arrivé à la « matière de Bretagne ») puissent prendre des contours aussi nets, il fallait qu'au préalable les entités politiques se différencient. En termes de succession, le formidable bond en avant réalisé par Charlemagne est relativisé par la partition, à la mort (en 842) de son fils Louis le Pieux, de l'Empire en une Francie occidentale,

dirigée par Charles le Chauve, et une Francie orientale, dirigée par son frère Louis le Germanique. On l'aura compris : c'est, à terme, la naissance de nos deux pays que sont la France et l'Allemagne (il y a un troisième frère, Lothaire, qui fera les frais de l'accord, bien qu'on lui attribue, en 843, au traité de Verdun, la Lotharingie, dont est issue l'actuelle Lorraine : sa part du gâteau n'en sera pas moins à l'origine de l'actuelle Italie). Cette sécession aux conséquences durables ne se limite pas à un règlement – certes à l'amiable – de questions territoriales. Les *Serments de Strasbourg* (842) sont prêtés par chacun des frères dans la langue de l'autre (donc en *roman*, ou ancien français, par Louis et en *teudisca lingua* par Charles) afin que le sens en soit compris – et transmis – par les soldats, représentants du peuple, qui les entourent.

L'extinction de la dynastie carolingienne au cours du x^e siècle se traduit, dans le domaine des pratiques culturelles, par une reprise de la suprématie du latin : l'entreprise d'évangélisation étant achevée, il paraît dès lors superflu de faire des concessions à la langue vulgaire. On ne saurait mieux dire le peu de cas que le clergé fait de ce que peuvent penser (imaginer, désirer, rêver) d'eux-mêmes les gens. Toutes proportions gardées, on serait tenté de rapprocher cette attitude de celle de l'Amérique usurpatrice des identités culturelles de nos jours. Il y a cependant une différence de taille : les tenants de la pensée chrétienne de la fin du premier millénaire endoctrinaient des croyants vivant chichement ici-bas, en leur promettant un au-delà (une transcendance) de meilleure tenue, tandis que la colonisation des esprits au début du troisième millénaire se fait au nom d'une immanence aussi satisfaisante en apparence qu'illusoire à réaliser.

À peine née, la langue littéraire allemande s'éclipse donc aussitôt. Parmi la production littéraire de cette époque de transition, on note – les problèmes de conservation des documents sont loin d'être résolus – un récit allégorique intitulé *Waltharius* (sur la base du chant alémanique de *Walther*, une œuvre de propagande anti-franque), un poème animalier (*Ecbasis captivi*) à visée édificatrice,